À LA RECHERCHE DE GLITTER FARADAY

© 2023 éditions Project'îles.
9, Allée Pablo Casals
87410, Le Palais-sur-vienne

« Les éditions Project'îles *reçoivent l'aide de la DAC Mayotte, de l'ALCA Nouvelle Aquitaine ainsi que du CNL pour la publication de leurs livres. »*

« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (article L. 122-4).

Design graphique : Vincent Plisson
Photo de l'auteur : collection privée
Photo de couverture : © Guy Le Querrec / Magnum Photos.

ISBN : 978-2-493036-13-1

Diffusion : CED-CEDIF 128 bis av. Jean Jaurès
94208 Ivry-sur-Seine Cedex. T : 01 46 58 38 40

Distribué par : POLLEN - 61, Z.I du Bois Imbert
85280 La Ferrière

Pour suivre nos parutions : www.editions-projectiles.com

KEBIR M. AMMI

À LA RECHERCHE DE GLITTER FARADAY

Roman ❟ *Tantara*

p2

© 2023 éditions Project'îles.

À notre part invisible

À ce qui nous unit

Aux rêves des anciens

À une terre de grandes promesses, non encore advenues

Cruelty has a human heart
William Blake

I
Un continent de blessures

*

Le 3 février 2017, j'ai acheté, pour six cents dollars, une vieille Buick rouge et blanche, dans les faubourgs de Detroit, à un descendant de huguenots installés dans ce vaste pays depuis le dix-huitième siècle. Il devait avoir dans les soixante ans, il était assez grand et maigre, avec un large front, une crinière rousse, qui n'avait pas dû voir une paire de ciseaux depuis longtemps, un œil bleu perçant, qui voyait tout au quart de tour, malgré une infime, imperceptible coquetterie, et des gestes précis mais brefs, un peu saccadés.

Il était soucieux, quelque chose le taraudait, et il employait sans subtilité toutes ses forces à dissimuler ce qui ne tournait pas comme il le voulait. Il n'avait rien d'un dur, mais il y avait un je ne sais quoi de brutal dans sa façon d'être. Il sentait une liqueur, très forte, à base d'absinthe, et il mâchouillait, avec un rare acharnement, un bâton de réglisse qui ne pouvait manifestement plus rien donner. Il portait une salopette bleue, une chemise verte et une casquette rouge. Dans une lointaine jeunesse, il avait appartenu à la gauche radicale et il s'était battu sur de nombreux fronts, aux quatre coins du globe, pour transformer le monde. C'est un ancien compagnon de lutte, à l'autre bout de la planète, qui m'avait donné ses coordonnées et je me suis dirigé tout droit chez lui quand j'ai posé le pied en Amérique. Il avait été un excellent mécano, mais il ne pouvait plus exercer son art, une mauvaise blessure à la main gauche l'avait transformé en marchand de vieilles

voitures, et ce négoce, le seul qu'il pouvait exercer, ne l'enchantait pas tant que ça. Il s'était installé dans un entrepôt désaffecté, qu'il ne serait venu à l'idée de personne de réclamer. C'était entouré de mauvaises herbes et de baraques délabrées que la mairie promettait depuis l'aube des temps de raser. Je n'avais pas besoin qu'il me dise que le client était une denrée rare. Tout en lui, à commencer par ses épaules, clamait haut et fort qu'il s'était lassé de ce business qui ne rimait plus à rien et qu'il n'attendrait pas la prochaine guerre des religions pour mettre la clef sous la porte.

Il était penché l'œil perdu dans un grand dossier, quand j'ai franchi le seuil virtuel de ce qui lui tenait lieu de bureau dans un coin du garage. Ce n'était pas un mutique, il y a plus taiseux, mais la parole, ce n'était pas son fort, il en abusait rarement. Il m'a regardé. Il avait dû déduire que ça ne pouvait être que pour une seule chose que j'étais là. Il s'est levé, il m'a fait signe de le suivre, il s'est dirigé vers quatre guimbardes usées, alignées et couvertes de poussière, qui n'espéraient plus depuis longtemps qu'un client vienne les sortir de là. La première était vert fluo avec un toit beige sur lequel un artiste fantasque avait peint un drapeau américain. La deuxième était une Chevrolet camaro, mauve avec des portières d'un jaune fluorescent et très vif. La troisième, entièrement bleue, avait appartenu à un auteur de vaudeville, qu'on avait retrouvé pendu à Malibu, une nuit de la Saint-Jean. La dernière, c'était une Buick, elle était rouge, avec un toit ouvrant. Elles n'étaient pas à l'article de la mort, mais elles avaient toutes fait plusieurs fois le tour du compteur. Le bonhomme a bien compris que j'avais juste besoin de quatre roues en relatif bon état et, tant qu'à faire, d'un moteur capable de les faire tourner. Il a insisté pour que je choisisse la Chevrolet mauve avec portières jaune vif. Je n'en connaissais pas l'histoire, mais elle était trop kitch pour moi. (Dans la boîte à gants, il y avait la collection complète de Charlie Mingus). En vérité, celle-là,

il ne l'aurait vendue pour rien au monde, c'était juste un petit jeu sans conséquence auquel il se livrait, j'ai mis du temps à le comprendre. (Elle appartenait à quelqu'un dont le nom, à cette époque, ne me disait rien). Il m'a donné une paire de clefs en jetant un œil désespéré sur ce qui avait été des coupés sport et qui avait sûrement fait des jaloux dans une autre vie.

Il ne pouvait pas se douter pourquoi j'étais en Amérique, ça ne se voyait pas sur mon front que j'avais un besoin vital de retrouver le dénommé Glitter Faraday et le manuscrit qu'il avait emporté en quittant Alger quelque quarante ans plus tôt. Il a dit, en taquinant sa casquette : Il y a tant de gens qui veulent juste rouler dans des terres où ils ne connaissent personne.

Ce n'était pas pour faire diversion, comme je l'ai d'abord conjecturé.

Il a craché son bâton de réglisse.

Un clebs, doté d'une tache noire sur le flanc gauche, est venu se joindre à nous. Il était court sur pattes, sous un joli poil beige, très fourni, et il avait une vilaine tête, ronde, avec des oreilles abîmées qu'un pervers avait dû lui mutiler à la naissance. Il a fait le tour de la voiture, en reniflant, à la manière d'un cerbère qui vous annonce qu'il a le cuir qu'il faut, endurci, et qu'on ne la lui fait pas, qui que vous soyez. Il m'a dévisagé, avec quelque chose comme de la méfiance dans l'œil. Il a jappé, pour mériter un câlin de son maître, et ce dernier a cru utile de préciser que sa bestiole, qu'il avait sauvée in extremis de la mort, était … la crème des hommes ! Le maître s'est rembruni après ça, comme s'il avait parlé un peu trop vite. Je me suis demandé s'il n'avait pas pensé à l'Amérique, où les siens étaient venus trouver une relative paix, à l'époque du Mayflower, et qui traversait une très mauvaise période. Le reste du monde, soit-dit en passant, n'était pas mieux loti ; à l'autre bout de la planète, on était loin de baigner dans le paradis des bienheureux.

Il n'osait pas me demander ce que je fichais là. Et je n'avais aucune envie de lui dire que j'avais besoin de retrouver un homme et un manuscrit si je voulais être un tant soit peu en paix avec moi-même. Il a de nouveau taquiné sa casquette.

– Vous avez besoin de carburant, je présume.

Il a dit ça, sur un ton badin, pour montrer qu'il avait encore le sens de l'humour.

J'ai approché la voiture près d'une pompe, qui devait avoir été verte, et qui trônait, rongée de rouille, à ciel ouvert devant le garage.

Il a décroché le pistolet, d'une main lasse, pour le glisser dans le réservoir et faire le plein.

Il devait être bientôt midi, le soleil tombait à la verticale, il faisait ce genre de chaleur torride, très sèche, mais suffocante, qui écrase tout sur son passage.

Il était désabusé et las.

Il s'est mis à siffler un standard de jazz.

Il a dit : Vous connaissez ?

S'il y avait un morceau, un seul, que je connaissais bien, c'était celui-là, Archie Shepp avait trente-sept ans, quand il l'a enregistré, à Detroit, après un passage par Alger.

Alger ! Où tout commence et tout s'achève !

J'ai salué mon bonhomme, quand j'ai eu fini de payer, et j'ai quitté les faubourgs ravagés de Détroit, qui promettent, depuis l'aube des temps, que le crépuscule de l'humanité est pour demain et que personne ne pourra empêcher ça.

*

Je n'étais plus sûr de rien, mais je n'ai fait que rouler, pendant des mois, j'ai dû traverser deux fois ce vaste pays, dans le sens de la largeur. J'ai passé toute l'année 2017 à sillonner l'Amérique, d'Est en Ouest, et du Nord au Sud, à la recherche de Glitter Faraday. Un dimanche de septembre, je me suis aventuré du côté de Las Cruces, non loin de la frontière. J'étais en train de faire mon deuil de ce qui m'avait mené en Amérique quand, au milieu de nulle part, j'ai vu briller l'enseigne, verte et rouge, d'un motel, dans les ténèbres. Tout a changé à partir de là. Oui, on peut dire que c'est à partir de là que j'ai pu reconstituer l'improbable chemin, l'impossible route, qu'avait parcouru le manuscrit, qui ne m'importait pas seulement mais qui m'était nécessaire comme l'air qu'on respire. Ciel, les miracles sont parfois possibles ! Il était passé entre diverses mains, il avait eu une incroyable destinée, j'avais cru parfois que je ne le retrouverais jamais. Je continue encore de me demander ce qui m'a poussé vers ce motel, non loin de Las Cruces, un dimanche de septembre, où j'avais cru que tout était fini et qu'il ne me restait plus qu'à plier bagage pour retourner chez moi. Je me suis garé dans le parking à ciel ouvert derrière la bâtisse. J'ai coupé le moteur. Je me suis regardé dans le rétro avant de descendre. Je n'avais plus de forces. Les grillons étaient à la fête et toutes sortes de bestioles leur répondaient en chœur. Ça chantait de partout sous une magnifique voûte étoilée.

Il faisait chaud. Une petite allée menait au motel. Elle était pavée de graviers et bordée de seringas et de bougainvilliers. J'ai poussé la porte et franchi le seuil. C'était une espèce d'auberge à l'ancienne. Il y avait de vieilles tapisseries aux murs. Des bibelots et des broderies d'un autre temps. Un transistor des années quarante distillait, en sourdine, une musique, où j'ai cru reconnaître quelques notes, mais c'était seulement la fatigue sûrement qui me faisait tout ramener à l'enfance. Une jeune femme, assise sur un rocking-chair en noyer, lisait sous une lampe à pied, avec un abat-jour mauve. Elle s'est levée, délicate, légère et sûre d'elle, quand elle m'a vu, elle ne laissait rien deviner sur son visage. J'ai cru d'abord qu'elle s'employait à être excessivement sur ses gardes, puis j'ai compris qu'il n'en était rien quand j'ai perçu quelque chose dans ses yeux, un frémissement chaleureux, qu'elle ne formulait pas vraiment mais qui était là, irrévocable, et qui triomphait de ce qu'elle laissait paraître à son insu. Elle ne m'avait pas entendu me garer dans le parking. Elle a posé son livre et rejoint le comptoir de la réception. J'avais de la chance, il lui restait une chambre. La dernière ! Ce n'était pas la meilleure, m'a-t-elle prévenu avec bienveillance, mais c'était ou ça ou rien. Elle a dit ça avec un sourire qui m'a surpris, je m'étais fait une raison, je ne m'attendais pas à voir un sourire illuminer ce beau visage qui portait, mais bien malgré lui, quelque chose d'austère.

Elle était vêtue de manière élégante, mais très stricte. Rien ne dépassait. Aucune fausse note. Rien ne dénaturait l'ensemble, austère plus que terne. On avait le sentiment que les vêtements avaient été soigneusement choisis en fonction de leur coupe un tantinet vieillotte, et que les couleurs avaient été savamment associées pour ne laisser poindre aucune fantaisie. Elle venait d'une famille pauvre. Son père s'était crevé à la tâche, du côté de Charlottesville. Il avait fait toutes sortes de corvées, avant de casser la gueule à un contremaître qui se

croyait revenu aux vieilles lunes. Il avait été obligé de quitter la Virginie et il s'était dirigé vers le Nord.

Elle était née dans le Minnesota, dans une baraque en tôle ondulée et elle avait grandi à Baltimore. Elle voulait, tel était son rêve le plus ardent, entrer au conservatoire. Elle avait une passion folle pour la musique baroque, et pour Vivaldi en particulier, mais elle avait été recalée à deux reprises au concours, on lui avait délicatement laissé entendre qu'elle n'avait pas la couleur idoine pour suivre ce type de formation. Tout cela l'avait emplie de rage. Elle avait pleuré toute une nuit et n'avait plus été que haine pour tout ce qui était blanc, avant de guérir de ce qu'elle appelait un travers imbécile. Elle était allée pour ses dix-huit ans à Venise, sur les traces d'un jeune prodige. Elle avait été si heureuse dans la cité lacustre ! Elle avait dormi à deux pas du monastère où son héros avait voulu s'installer. Elle n'avait jamais complètement renoncé à la musique ! Elle était grande et très fine, avec une bouche gourmande, des lèvres charnues, des pommettes relevées, un front haut et des yeux en amande. Elle se déplaçait avec légèreté. Elle avait quelque chose d'attendrissant, en plus de cette grâce qui émanait de ses gestes rares et mesurés.

Je vis ses mains longues et fines. Je les vis et le ciel me tomba sur la tête. Je les connaissais bien. Je ne connaissais que ces mains ! Je les voyais soumettre, avec hargne et délicatesse, les cordes d'un stradivarius pour en tirer le son le plus juste. Par chance, elle ne se rendit pas compte que j'avais été troublé au plus profond de moi-même, je n'aurais pas su lui expliquer ce qui m'arrivait. Elle travaillait dans ce motel depuis deux ans, pour payer ses études. Elle faisait une thèse, en littérature, et elle avait envie d'écrire. Elle avait vingt-cinq ans et une seule chose comptait maintenant pour elle : mettre de l'argent de côté pour se rendre un jour dans des lieux, comme Alger, où de jeunes rebelles, des rêveurs, s'étaient rendus.

– Et vous, m'a-t-elle dit, qu'est-ce qui vous amène par là ?

J'ai dit que c'était quelque chose comme… Alger précisément !

– Vrai ?

Je n'ai pas dit que je cherchais un manuscrit qu'un homme avait remis à Glitter Faraday avant de mourir. J'ai juste dit que je cherchais un dénommé Glitter Faraday.

Il y avait comme de la joie dans ses gestes et sa voix.

– Vous n'avez pas le droit d'arriver si près du but et de laisser tomber.

Si près du but ? Étais-je vraiment arrivé si près du but ?

Elle m'a offert un jus de Cranberry, qu'elle a sorti d'une énorme glacière bleue, et elle s'est mise à me parler d'une mère-courage qui avait fini sa vie dans les environs. Elle savait tout de cette mère-courage mais elle n'arrivait pas à retrouver son surnom et ça l'ennuyait. Puis elle s'en est souvenue et elle m'a dit en plissant les yeux, avec une voix très basse, comme si elle craignait qu'on vînt à l'entendre :

– Elle se faisait appeler Hejira !

– Hejira ? dis-je machinalement.

Elle a hoché la tête, d'un air dubitatif, mais elle était heureuse :

– Allez savoir où elle a pu dénicher un nom pareil !

Elle m'a encore parlé de cette mère-courage, il n'y avait plus manifestement que ça qui importait, mais j'avais besoin de me requinquer, je n'écoutais que d'une oreille, je me suis douté qu'elle avait très envie d'écrire sur cette femme, elle savait quasiment tout sur elle. Je me représentais la dénommée Hejira sous les traits d'une vieille femme pugnace, un peu anar et surtout éberluée, qui décide de mener la vie dure à tous ceux qui ne pensent pas comme elle. (Je ne savais pas qu'on était liés, elle et moi, cette Hejira, et qu'elle était la clef de tout). Il était très tard, passé minuit, et ma jeune hôtesse m'a répété plusieurs fois qu'elle n'accepterait jamais de subir les événements. Elle voulait se battre, comme Hejira !

Pardonnez-moi, dis-je, en expliquant que ça ne se voyait peut-être pas, mais que j'étais sur les rotules, pour avoir traversé l'Amérique de long en large, et que je n'arrivais pas à retrouver mes forces.

Ma chambre était située au bout d'un long couloir, interminable, auquel on accédait par un escalier étroit, en bois de très mauvaise qualité, qui ne devait pas avoir plus de dix ans et qui avait déjà accumulé toutes les avanies de l'âge. Il bruissait au moindre pas et bientôt il bruisserait dès qu'il sentirait s'approcher l'ombre d'une semelle. La chambre était très petite, de très mauvais goût et elle sentait le renfermé. Une lampe dans un coin, pourvue d'un abat-jour vert avec des fleurs rouges, essayait d'égayer l'ensemble. Elle diffusait trop peu de lumière pour lire mais assez pour voir que les murs avaient été tapissés avec une espèce de cache-misère, une moquette verte qu'on trouve dans les solderies, et dont personne ne veut. C'était une chambre avec un plafond très bas, qui promettait de se décrocher d'un moment à l'autre, pour s'écraser sur l'infortuné qui avait choisi de venir dormir là. Il y avait un lit, une télé, mais il n'y avait pas de verre en vue qui aurait pu donner du sens à la bouilloire trônant sur une table en plastique, dans un coin de la pièce. La porte fermait mal, et c'était le cadet de mes soucis, j'étais mort de fatigue et je n'avais envie que de plonger dans un sommeil sans fond. Mais trop de choses se bousculaient dans ma tête. J'ai repensé aux mains de la jeune femme, longues et fines, et cru entendre, pendant très longtemps, une musique hésitante, qui venait de l'extérieur. J'ai regardé par la fenêtre. Il n'y avait personne.

*

Au petit matin, je suis resté une bonne heure sous une eau brûlante, comme je le faisais dans une lointaine enfance. Ma pauvre mère craignait pour moi lorsque je me mettais sous cette eau à nulle autre pareille. Une fois, je m'étais ébouillanté. Ma mère en avait pleuré, je n'avais pas su trouver le juste moyen de supplier Dieu de la réconforter. Elle m'avait serré très fort dans ses bras. Je ne savais rien de ses fragilités, je ne comprenais pas pourquoi elle m'entourait d'attentions excessives. Elle répétait, dans un mélange de joie et de peur, que j'étais sa seule raison de vivre. Elle me l'avait répété, en 79, pour mes six ans. Face à la mer. Elle m'avait encore serré fort, très fort, dans un élan d'affection profonde et maladroite. Elle s'était rendu compte qu'elle m'avait fait mal, elle était confuse, ses bras avaient agi contre elle dans l'empressement qu'ils avaient mis pour m'assurer de leur désir de me protéger. Elle s'était mise à pleurer. J'ai précieusement gardé cette image au fond de moi. Nous avions longtemps marché dans les rues de la vieille ville. Nous nous étions posés, je me rappelle, sur un rocher, pour regarder la mer. Quarante ans plus tard, ma perception de cette scène à laquelle je repensais, à l'autre bout du monde, n'avait rien perdu de son acuité. J'ai enfilé mes frusques en me demandant si les êtres qui nous sont chers continuent de nous voir de là où ils sont.

Il devait être huit heures quand je suis descendu. La jeune femme m'a souhaité le bonjour. Elle était radieuse. J'avais

pensé toute la nuit à ses mains. Ses mains longues et fines. Une peur panique, insensée, que je n'arrivais pas à résorber, s'était saisie de moi et m'avait empêché de bien dormir. J'avais eu peur qu'on lui abîme ses mains longues et fines. La télé était allumée. J'ai juste eu le temps d'entendre quelqu'un qui expliquait, d'une voix très calme, qu'il filerait une médaille à la cohorte de sans-abris qui s'entassent à Union Square, dans le cœur de Frisco, s'il n'en tenait qu'à lui.

La jeune femme a coupé le son. Elle avait des gestes mesurés, très lents. Elle m'a regardé, en me scrutant, mais avec tact. Je l'intriguais manifestement. Elle m'a demandé si j'avais bien dormi. Je n'ai pas osé lui demander de rallumer la télé. Union square, à Frisco, c'était quasiment le seul endroit de la planète où je n'étais pas encore allé. Elle a ouvert le tiroir, pour en sortir un calepin sur lequel elle avait noté trois ou quatre choses. Elle avait retrouvé le nom usuel de la mère-courage, qui avait fini sa vie dans les environs, et qui se faisait appeler Hejira. Elle voulait écrire sur ce petit bout de femme, quelque chose comme un récit, elle avait ramassé plein de docs.

J'ignorais que tout cela me concernait. Je touchais du doigt ce qui était vital pour la paix de mon âme, mais je ne le savais pas. Je ne pouvais pas, dans l'état actuel des choses, faire un lien entre les diverses parties qui m'importaient, et qui ressemblaient à des fragments épars, sans liens entre eux, comme un archipel dans un océan au milieu duquel il me fallait bâtir des ponts.

J'ai glissé une pièce dans un distributeur à boissons et sifflé un tord-boyaux qui n'avait du café que le nom. Elle m'a encore dit que je serais le bienvenu, si d'aventure je revenais dans les environs. Elle a ajouté ensuite qu'elle avait très envie de quitter l'Amérique, et de s'installer quelque part, entre ciel et terre. Elle a dit ça en riant, mais elle en avait très envie. Elle avait envie de vivre sur un petit bout de terre où personne n'irait lui casser les pieds. Je suis parti, en la laissant à ses

rêveries**.** J'ai encore roulé, je ne sais plus combien de temps, j'avais bien fait de me diriger vers le Nord, j'étais lessivé, je repensais à la jeune femme chez qui je m'étais arrêté pour la nuit. C'est d'avoir entendu chez elle un type raconter dans le poste qu'il filerait une médaille aux misérables de Union Square s'il avait un brin de pouvoir qui m'a poussé vers le seul endroit de ce vaste pays que je n'avais pas encore écumé. J'ai roulé pendant des heures. Il ne me restait plus de jus quand j'ai retrouvé Glitter Faraday, le 25 septembre 2017, au cœur d'une ville qui se fichait pas mal de savoir qui était ce gars, mais j'étais heureux. J'avais un paquet de bornes derrière moi et la ville, San Francisco, sortait d'un lourd sommeil.

*

Glitter était appuyé contre un mur, à l'angle de Van Ness et Market, aux abords de Union Square, où une cohorte de déshérités avait élu domicile. Une jeune femme, qui n'avait pas dû croiser que la chance sur sa route, s'est approchée de moi, hilare et pleine de compassion : j'avais manifestement l'allure d'un explorateur un peu loufoque. Elle m'a indiqué en me tapant sur l'épaule, que le dénommé Glitter Faraday, c'était le type là-bas. L'épouvantail en bras de chemise, le bonhomme à la peau noire lustrée, qui voit que dalle, sinon le bout de ses doigts, et qui attend sagement que la vie le fiche à la porte.

– Et croyez pas, en le voyant abîmé comme ça, Mister, que Glitter Faraday est au bord du gouffre !

Elle s'est arrêtée de causer pour me fixer dans les yeux avant d'ajouter :

– Il nous enterrera tous, Glitter Faraday : il a encore du jus pour vivre cent ans et des poussières !

Elle a encore dit :

– On croit tous, à un moment ou à un autre, que Glitter Faraday est arrivé au bout d'une longue route, où y a plus rien, mais ne croyez pas ça, Mister.

Puis elle a lancé en direction de Glitter :

– Tu as de la visite mon vieux, tu aurais dû te mettre sur ton trente-et-un, un jour comme celui-là !

Elle s'est éloignée ensuite et je me suis approché de Glitter

Faraday, doucement, comme si je craignais de bousculer quelque chose. Il n'avait accordé aucune attention aux propos de la jeune femme. Il n'a pas levé les yeux. Il devait être habitué à l'entendre cancaner. Il était occupé à regarder ses doigts et rien manifestement ne comptait plus que ça.

C'est en me penchant pour m'asseoir à côté de lui que j'ai noté qu'il avait froncé les sourcils. Il continuait de malmener ses doigts. Il essayait de se remémorer, pour la siffler, la musique d'un vieux film, mais il n'y arrivait pas et ça l'agaçait, j'en aurais mis ma main à couper, ça lui pourrissait la vie.

J'étais heureux, même si au fond de moi je ne m'attendais pas à trouver Glitter Faraday dans la peau d'un vieil homme qui avait dû être sacrément abîmé. J'aurais été incapable de le reconnaître, si la jeune femme ne m'avait pas guidé. Il devait avoir dans les soixante ans et il était très mal en point. Tout en lui hurlait qu'il n'en avait plus pour très longtemps. J'avais bien compris qu'on s'était acharné à le mutiler. Il portait une chemise à carreaux verts et un pantalon en toile denim bleue. Puis il a levé les yeux et juste dit :

– Je crois vous avoir déjà vu, vieux frère.

Il a passé les deux mains sur ses yeux et il a encore dit :

– Oui, j'suis sûr de vous avoir déjà vu, vieux frère.

Il parlait difficilement, et il voyait mal, ses yeux étaient voilés.

– Asseyez-vous là, vieux frère.

J'ai fait comme il m'indiquait de le faire, je me suis appuyé contre le mur.

– C'est pas la vie de château qu'on mène là, mais ça y ressemble, a ironisé Glitter.

Je parie qu'il a su du premier coup d'œil qui je pouvais bien être, il se doutait que je viendrais un jour ou l'autre, il n'avait jamais cessé de penser à Alger. Je n'avais pas le droit de lui dire qu'il ne restait rien de cette pauvre ville et que ses principes, joyeusement estropiés par des soudards et leurs

affidés, avaient fondu comme neige au soleil. Et il savait que j'étais là pour quelque chose de précis. Il a dit, sans sarcasme ni haine :

– Je suis le portier d'un continent de blessures, vieux frère.

Il s'est tu pour regarder longtemps devant lui. Nous étions unis, Glitter et moi, par des liens très forts. J'avais le sentiment qu'il m'avait attendu pour me raconter sa vie de bout en bout. Quelque chose dans ses yeux répétait en silence : Je sais tout de toi, vieux frère. À toi, maintenant, de savoir qui je suis. Et je n'épargnerai rien, crois-moi, je te dirai tout. Tu sauras qui est Glitter Faraday, puisque la vie m'a permis de tenir jusqu'à ce jour.

Je l'ai laissé parler, je n'ai pas prononcé un seul mot sur le manuscrit que je recherchais depuis longtemps.

Il y eut comme un lourd silence qui annonce une tempête.

Il a passé la main sur son front puis il a jouté :

– C'est une aïeule, qui descendait d'une longue lignée de malchanceux, qui m'a donné ce nom, Glitter Faraday, un soir, en clamant que j'avais l'étoffe des héros. Elle rêvait d'un petiot pour perpétuer la lignée ! Elle avait été engrossée par un Français, qui venait des îles, un jean-foutre, qui se croyait tout permis, parce qu'il descendait des ducs de Bourgogne, c'est ce qu'il disait, mais c'était du foin, c'était un sang-mêlé, pas un héritier.

Il pouvait donner le sentiment qu'il sautait du coq à l'âne. Mais tout était clair dans sa tête. Il avait juste besoin de s'arrêter souvent de parler pour regarder fixement devant lui et il hochait la tête comme s'il répondait à des ombres qui lui faisaient des signes ou lui soufflaient tout ou partie de ce qu'il me disait.

– Vous connaissez bien San Francisco, vieux frère ?

Il n'a pas attendu ma réponse.

Ça ne faisait pas loin de six ans qu'il s'était installé tout près de Union square, au cœur de la Mecque des bobos et

des nouveaux riches. À chaque veille d'élections, les sénateurs répétaient régulièrement qu'ils allaient nettoyer la ville. L'un d'entre eux s'était réjoui de vomir sur les squatters qui défiguraient, selon lui, la Cité. L'homme était content de lui. Il semblait avoir toujours tout réussi dans la vie, et il voulait qu'on le sache. Il était habillé sport. Veste en tweed marron, pantalon en velours côtelé, bleu, et baskets. Il n'était pas très grand, mais bien proportionné, et il avait un visage rond, plutôt bonhomme, qui ne laissait pas voir que ça pouvait être un ripou de première. En général, trois types l'accompagnaient, pour rendre compte de ses sorties dans leur canard. Glitter s'était promis de lui mettre un pain. Mais il n'avait pas de force pour lui envoyer quoi que ce soit dans la tronche. Ses paluches n'étaient plus bonnes à rien depuis longtemps. Il m'a dit :

– Si j'avais eu la moindre force, je serais allé à Biloxi, vieux frère.

Glitter a répété deux fois le nom de Biloxi. Il a passé la main sur son front et il a essayé de se redresser. Ça lui faisait du bien de parler de Biloxi. Il y était resté en rade dans une autre vie, avec grand-mère Rosa. Ils venaient du diable, mais ils étaient sapés avec soin et il était heureux. Grand-mère Rosa portait de hauts talons qui la faisaient marcher de guingois, une voilette mauve et une robe de mariée, comme si elle sortait de l'Abyssinian Baptist Church. Il avait huit ans. Il ne savait pas, à cette époque, qu'il existait une femme qui s'appelait Ashley, et qu'elle était belle comme un ange.

– Oui, comme un ange, vieux frère !

Glitter Faraday ne pouvait pas se douter que cette femme ouvrirait grand pour lui les portes de l'Enfer.

– C'est juste ça, vieux frère, c'est juste les portes de l'Enfer qu'elle a ouvert pour moi, cette Ashley Kidmorris.

Il s'est tu brièvement. Et il s'est remis à parler tout de go de Grand-mère Rosa qui l'avait pris avec elle, à la mort des